

COUP D'OEIL

SUR

L'ÉTAT PRÉSENT DU CAIRE

ANCIEN ET MODERNE

(TROISIÈME ET DERNIER ARTICLE¹)

III.

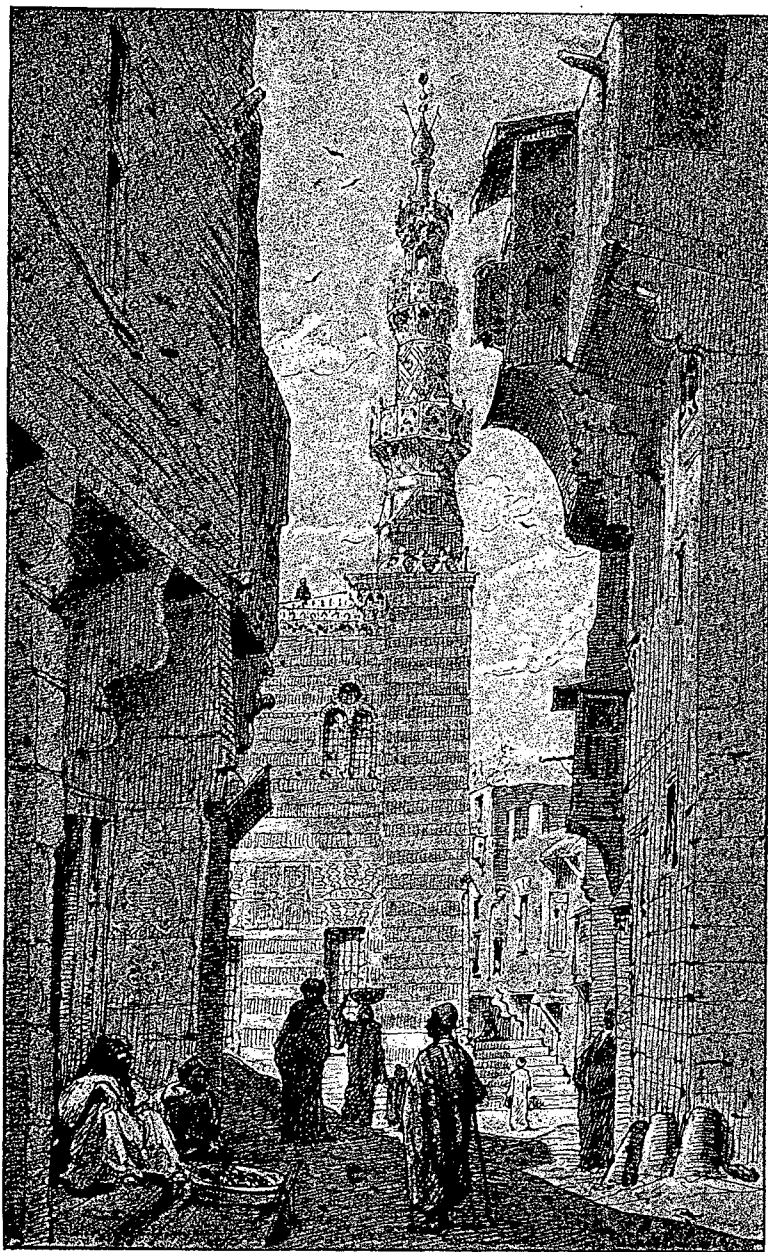
LES « VIEILLERIES » DU CAIRE.



AUJOURD'HUI, lorsqu'on veut éviter la rencontre des ruines de fraîche date ou des constructions insipides, il faut se cantonner dans des espaces assez restreints. La rue qui descend de la citadelle à Bab ez-Zoweilèh (porte de la cité des Fatimites) s'est conservée assez intacte, et si les mosquées remarquables qui la bordent sont bien délabrées, du moins n'a-t-on pas cherché encore à les restaurer. A droite, en descendant, il y a le groupe charmant des mosquées de Kagh-bây (1502) et de Ak-Sonkor (1347) dont la première, ainsi que d'autres vues du Caire, a été dessinée par M. Mauss, architecte du gouvernement français, en un temps où l'on n'avait pas encore à déplorer les dégradations qui ont mutilé les monuments et changé l'aspect des sites.

Au bout de cette rue, qui conserve encore quelques remarquables édifices du ^{xiv}^e et du ^{xv}^e siècle, Sultan Chabân, Emir El-Mardany, Emir Kidjmâs, etc., on aperçoit, flanquée de ses énormes tours que surmontent

1. Voir la *Gazette*, t. XXIV, p. 421, et t. XXV, p. 55.



MOSQUÉE DU SULTAN KAÏT-BÂÏ (XV^e SIÈCLE).

(Dessin de M. Paul Chardin.)

des minarets du xv^e siècle, la porte de Zowaïleh, ancienne limite des Fatimites au xi^e. Cette majestueuse entrée est aujourd'hui au milieu de la ville et forme un des tableaux les plus saisissants qui lui restent ; la laissera-t-on subsister ? La compagnie des tramways et ses projets de spéculation ne prévaudront-ils pas ici contre le futur Comité des monuments historiques ? Il y a lieu d'espérer, pour l'avantage de ce dernier, car les tours viennent de se couvrir de l'enduit rouge et blanc, drapeau de la conservation.

Plus loin, dans le bazar Ghouriyèh, je retrouve le tableau si admirable que forme la rue principale quand elle serpente parmi les alignements capricieux de la mosquée et du tombeau du sultan mamlouk el-Ghouri (1503) ; mais le tableau a beaucoup souffert, par l'abatage des hautes maisons arabes qui lui donnaient un fond obscur percé de traits de lumière et par l'effet du badigeon habituel. « A un dernier détour, disions-nous, on aperçoit tout à coup les superbes édifices d'El-Ghouri dressant à droite et à gauche de la rue leurs hautes façades couronnées de découpures tremblotées comme les aigrettes de flamme qui s'agitent au front des Génies et des Fées. Sur la droite, l'angle extrême de la façade du tombeau se projette en avant comme une tour sur un rempart ; à l'étage supérieur, sous les claies et les toiles qui couvrent la rue, règne une élégante galerie d'arcades à jour d'où jaillit un gazouillement perpétuel de voix enfantines ; c'est l'école matinale. Au-dessous, est la fontaine publique ; les femmes fellahs, l'épaule chargée d'un enfant, s'y arrêtent, gravissent trois marches avec une élégance inimitable et, passant leur bras nu, paré d'un bracelet d'argent, à travers le grillage de bronze, en retirent un gobelet plein d'eau vive. Dans cette ruelle étroite et haute comme le vaisseau d'une cathédrale, point de bruits discordants ni grossiers, point de résonnances de pas alourdis ; la foulée en babouche glisse doucement sur le sol battu, épanchant dans les airs le bourdonnement de ses mille voix que se renvoient les grands murs et la couverture de la rue transparente comme une treille d'Italie. » Ce que nous disions en 1865 n'est plus aussi exact : l'école et la fontaine ont été abandonnées, et le tombeau du sultan-mamlouk est transformé en une bibliothèque publique où l'on transportera les livres et la collection des anciens et admirables Korans à enluminures que l'on conservait au palais de Derb el-Gamamiz. Les lecteurs y gagneront par la proximité, le monument échappera à la destruction, mais cette transformation ne le gâtera-t-elle pas si on s'avise de le rajeunir, de l'agrandir, de l'isoler ? En même temps disparaîtrait la beauté originale de ce point du quartier, l'un des seuls qu'on avait à peu près épargnés.

La rue animée du Khan-Khalil, qui fait suite à celle-ci, a toujours son aspect de fête et de travail ; c'est l'ancien *Bein el-Kasrein*, la rue principale d'*Entre les deux palais*, nom qu'on lui donne encore, bien que les palais des khalifes Fatimites (972-1166) aient disparu depuis cinq ou six siècles. A gauche, est une splendide rangée de mosquées avec leurs minarets des XIII^e et XIV^e siècles ; la première, visible sur notre dessin, est le tombeau du puissant sultan Kalaoun, auquel était joint le Grand-moristan, l'hôpital des fous dont les cabanons sont loués aujourd'hui à des artisans¹. Là était précisément, aux XI^e et XII^e siècles, la porte principale du *Petit palais occidental* des Khalifes, dont les dépendances s'étendaient jusqu'au Khalig ou Canal sur une étendue d'environ 25 hectares. En face, à main droite, on voit un enfoncement formé par un coude : c'était la plus belle entrée du *Grand palais oriental*, la célèbre *Porte d'or*, ainsi nommée, dit Makrizi, parce que ses montants, ou peut-être les colonnes de son vestibule, étaient faits de piles de lingots d'or en forme de meules que Moëzz, fondateur de la dynastie fatimite, fit apporter sur le dos de plusieurs centaines de chameaux, quand il émigra du Maghreb ou Tunisie. C'étaient là ses trésors comme prince du Maghreb, mais l'Égypte était si riche au X^e siècle, que ces lingots restèrent sans autre emploi jusqu'en 1065, où pendant les horribles famines du règne de Mostanser, le peuple, puis le khalife, les firent disparaître. Un peu plus loin, une énorme trouée dévastatrice a été pratiquée pour joindre la rue au palais du Kadi. L'emplacement de cette résidence officielle de la justice indigène est le berceau du Caire ; c'est là qu'en 969 Gawher, généralissime des troupes de Moëzz (comme Amrou l'avait été de celles d'Omar), jeta, au milieu d'un désert, les fondations du palais principal et de la ville de Kahirah qui, en s'étendant hors de ses étroites limites, en se soudant à celle de Miçr, composée elle-même de villes plus anciennes et agglutinées, a fini par former le Caire.

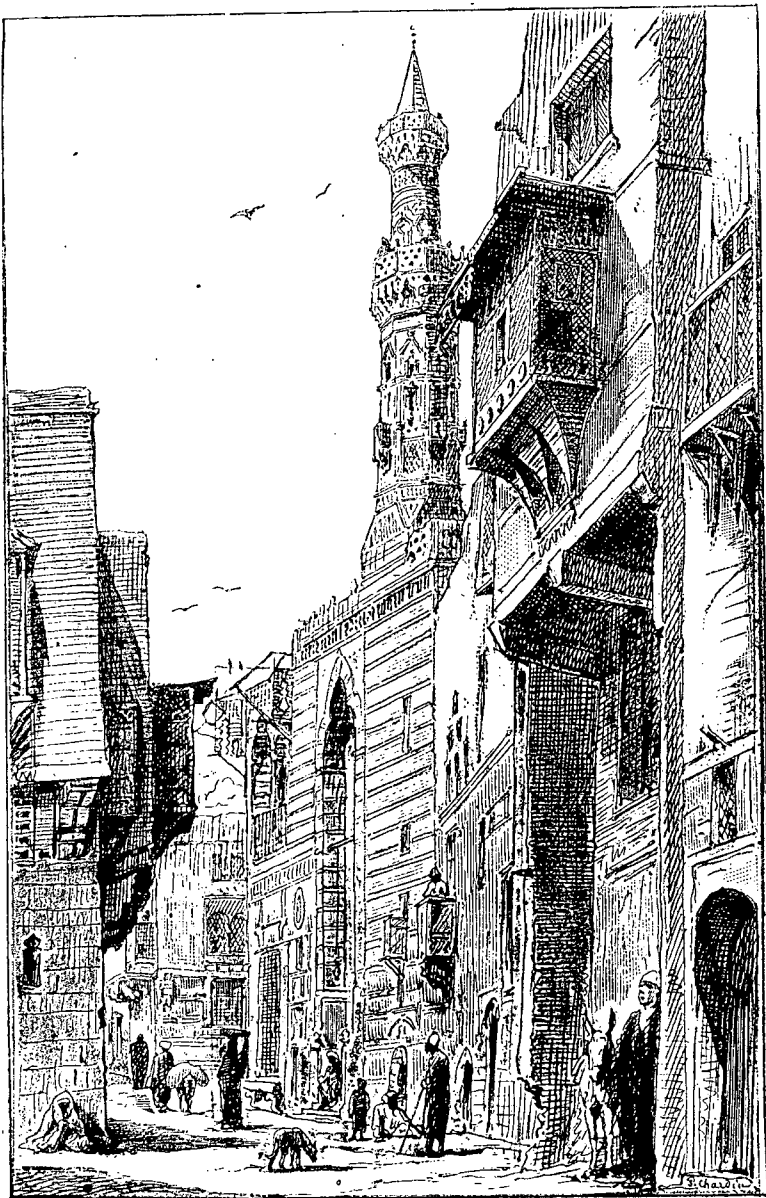
Dans tout ce vieux quartier élevé peu à peu sur les ruines du célèbre palais qui contient les admirables et prodigieuses richesses des khalifes (richesses et œuvres d'art dont la liste nous a été conservée), le marteau impie de la démolition fait fureur : tout ce qu'il en reste tombera peut-être avant que le nouvel Institut archéologique français ait pu reconnaître

1. Cette vue et plusieurs autres sont reproduites directement d'après les croquis dessinés au Caire par M. Paul Chardin, élève et émule de Dauzats en ce genre. Ces dessins font partie d'une riche collection d'autant plus précieuse que beaucoup des points reproduits avec tant d'esprit et d'exactitude par l'artiste ont déjà disparu ou changé d'aspect. Nous espérons pouvoir en publier prochainement la majeure partie.

ses vestiges cachés, en déterminer le périmètre et les anciennes entrées dont, aidé du texte de Makrizi traduit pour nous par M. Fagnan, nous avons retrouvé bien des traces.

L'espace nous manque pour décrire les portes monumentales et les murailles du nord et de l'est de Kahirah, magnifiques et solides ouvrages des ^xⁱ^e et ^{xii}^e siècles, qui s'étendent encore sur un circuit de quatre kilomètres, avec quelques lacunes produites par les démolitions ou l'envahissement des sables. Il est très-intéressant d'y observer le développement ou peut-être l'éclosion du goût arabe et la manière dont il se greffe sur un appareil de construction évidemment plus ancien. Ainsi, dans *Bâb en-Nasr*, porte qui est de 1087 (une de celles par lesquelles entrèrent les Français en 1798), on croirait avoir devant les yeux une des antiques portes de Rome construites au ^{iv}^e siècle : le plein cintre y règne sans partage ; les modillons, les moulures sont d'ordre classique ; à l'intérieur des tours, des voussures en coupole symétriquement disposées sont appareillées différemment avec une égale habileté. Il y a là comme un luxe de moyens variés, de difficultés cherchées avec lesquelles semble jouer l'habileté du constructeur. Makrizi rapporte que ce fut un Syrien, et celui-ci, on peut l'affirmer, avait étudié l'architecture militaire des anciens et pratiqué celle des Byzantins qui en était la tradition. Lorsque, quittant Bâb en-Nasr, on se dirige à l'est vers les tombeaux des sultans mamlouks (faussement dits *des khalifes*), on longe la muraille de Saladin, moins ancienne d'un siècle que les précédents ouvrages. L'appareil reste le même et la perfection du travail est égale, mais l'ornementation est purement arabe : c'est l'arc outrepassé inscrit dans une accolade de moulures qui ne retiennent plus rien du style classique ; ce sont, comme dans la tour d'angle du Bourdj ez-Zefer (faussement appelée dans le peuple *Tour du Hammam*), les claveaux d'arcature élégamment cernés d'une moulure et les pendentifs de coupole allégis par des niches découpées en lobes. Il y aurait une monographie à faire des portes et des murailles du Caire ; mais il faudrait se hâter, car ces vieux remparts, que le gouvernement juge inutiles à la défense de la ville, pourraient bien, eux qui ont emprunté leurs matériaux aux temples et aux tombeaux des Pharaons, se les voir enlever au profit des usines et des maisons de campagne.

La grande mosquée El-Azhar, la plus renommée, la plus peuplée des universités ou sorbonnes musulmanes, reste seule intacte comme une île inviolable au milieu de cette tourmente de destruction qui fait rage autour d'elle, abattant, mutilant ici l'élégant okel ou caravansérail de Kâit-bây (^{xv}^e siècle), ou là quelque innocente porte de quartier jusqu'à présent



MOSQUÉE DE L'ÉMIR UZBEK (1500).

(Dessin de M. Paul Chardin.

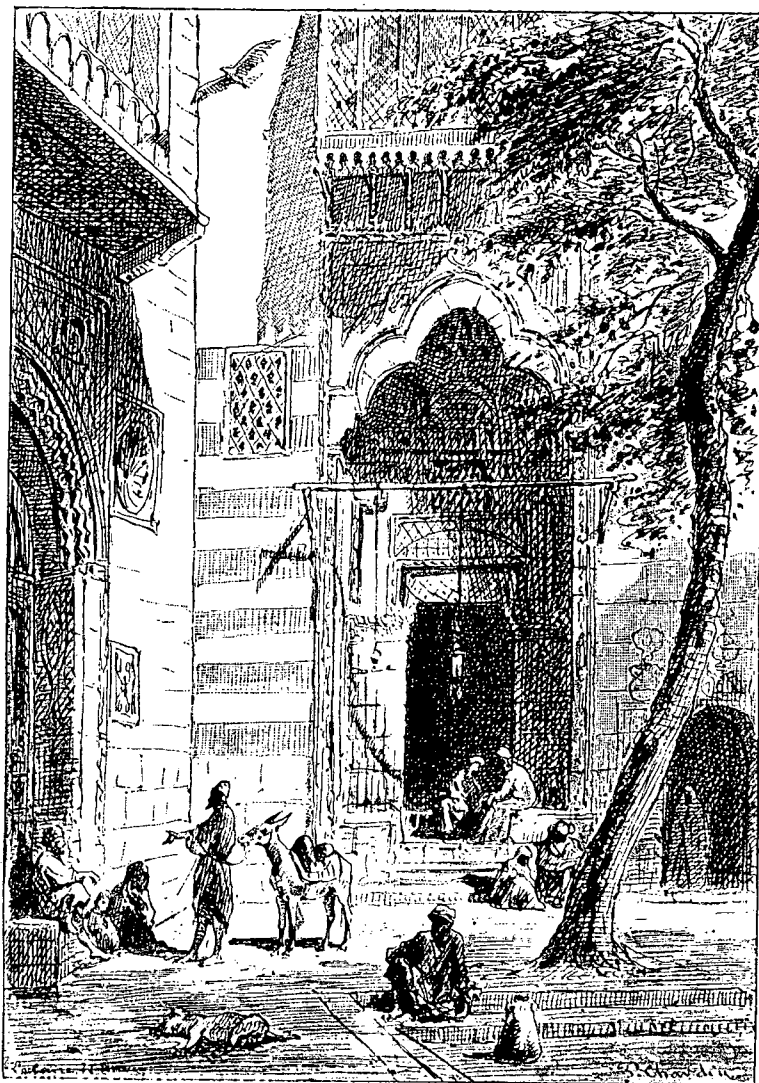
oubliée. C'est seulement dans le superbe préau d'entrée de la mosquée, dans sa vaste cour que dominant de hauts minarets, sous ses portiques où des milliers de clercs de bazoche disputent, travaillent, prient, mangent, dorment ou écoutent les leçons de quelques *maulem* assis au pied des colonnes ; c'est là surtout que l'artiste, l'historien retrouvent l'Orient tel qu'il était il y a six cents ans : c'est le moyen âge et sa sauvage grandeur, sa foi robuste dans le Koran, source de toute science, sa saveur de fanatisme, sa misère et toute sa vermine.

Si les plus importants édifices ont seuls quelque chance de protection, une destruction fatale, nous l'avons dit, menace les quartiers arabes et les anciennes demeures seigneuriales : les plus complètes, les plus célèbres, celles entre autres que les collaborateurs de la Commission d'Égypte s'efforçaient de dessiner, sont ou détruites comme les maisons de Bonaparte et de l'Institut, ou abandonnées en état de ruine à des gens de petit métier : telles entre autres les opulentes demeures des beys-mamlouks Aly Kykhyèh, contre la mosquée El-Arabi, ou de Qasabet-Radouân, dite de Khalil-pacha, dans le bazar couvert qui conduit à Bâb ez-Zowailèh. Dans les anciens quartiers, comme celui qui entoure Birket el-Fil, il y a nombre de vieux palais encore habités par de riches propriétaires qui ne se mêlent pas à la vie européenne et ne sacrifient guère en apparence au goût du jour, à l'article de Paris. Il n'est pas aisé de les visiter ; néanmoins, dans la belle demeure du scheikh es-Sadhât, habitée de père en fils depuis quatre cents ans par les descendants reconnus de Mahomet, nous avons pu constater que, sous de hauts lambris revêtus d'anciens carreaux de faïence persane, on avait placé des meubles d'acajou tendus de moleskine commune, pour remplacer les divans d'autrefois couverts de riches tapis d'Orient.

Un des spécimens les plus complets, les plus élégants d'un *salamlik* ou salon de réception arabe, est celui de la maison du Grand-Moufti, située derrière le charmant hôtel du Nil. Il est tout naturel que ce haut personnage laisse tomber en ruine cette jolie salle où Bonaparte, Kléber et leurs suites sont venus s'asseoir ; car, disent les gens de sa maison, il possède un autre salon « bien plus beau » ; ce qui, dans le langage du pays, doit signifier « un salon à la franque ».

Les carreaux d'anciennes faïences persanes qui décoraient à profusion les murs des maisons, ainsi que les panneaux de porte incrustés d'ivoire ciselé, ont fait la fortune des bazars et sont devenus la proie des étrangers de passage. Aujourd'hui les marchands eux-mêmes en sont dépourvus : les États-Unis d'Amérique prennent tout, depuis les faïences arabes, qui leur paraissent incorrectes de dessin, jusqu'au dernier obélisque

d'Alexandrie, dont ils ne savent plus que faire parce qu'il n'est plus tout neuf; et si Alexandrie a été dépouillé de son dernier souvenir, ce fut



PORTAILS DE LA MOSQUÉE EL-ARABY. ET DE LA MAISON ANCIENNE D'ALY-KYKHYEH.

(Dessin de M. Paul Chardin.)

malgré l'opposition formelle et l'autorité de feu Mariette pacha, surintendant général des musées et des monuments antiques!

Par les démolitions sauvages ont péri quantité d'admirables plafonds

à solives chantournées et enluminées, des placages de marqueterie de marbre, de porphyre et de nacre. Quelques-uns ont pu être sauvés, utilisés par des amateurs avisés qui en ont orné leurs maisons, ou même les ont construites pour y faire entrer ces beaux éléments; et bientôt ce sera chez eux seulement qu'on pourra retrouver quelque chose des arts décoratifs et usuels du Caire ancien.

Le palais arabe élevé par M. de Saint-Maurice, les charmantes maisons orientales de M. le baron Delort et de M. Ambroise Baudry, toutes deux construites par ce dernier, montrent ce qu'il eût été opportun de créer et d'encourager : une architecture domestique soigneusement étudiée, appropriée aux usages européens, mais conservant de l'architecture arabe ce qu'elle avait su adapter aux conditions climatériques pour les rendre agréables ou supportables; la maison de luxe comme la plus humble habitation pouvait y trouver des beautés et des avantages. On devait croire que tout riche Anglais ou tel prince russe qui a son vieux palais à Venise, aimerait à posséder au Caire une maison d'hiver à l'arabe, car les arts de l'Orient ont une flexibilité qui se prête à toutes les dispositions, à toutes les exigences, sauf celles du mauvais goût et de l'ignorance.

Malheureusement, Ismaïl pacha a travaillé pendant quinze ans à rendre sa capitale banale et ennuyeuse : il a fané, déchiré, disloqué à plaisir le beau décor qui nous charmait tous et nous retenait : il a fait une ville de gens d'affaires; aussi n'y restent guère aujourd'hui que ceux à qui leurs fonctions ou leur santé commandent l'éloignement. Avec l'extension des affaires européennes se sont introduits et développés outre mesure les insupportables et malfaisants caquets de société, les mesquines et fatigantes susceptibilités de nos villes de province; autrefois, nous disent tous ceux qui ont vécu sous les règnes de Méhémet-Ali et de Saïd pacha, la vie était plus douce, plus large au Caire, et on y était plus heureux. Le *business* de la vie anglaise ou parisienne passera, l'influence réparatrice qu'en ce moment l'Occident exerce sur l'Égypte pourra aussi ne pas durer; mais ce qui ne passera pas ce sont les laideurs et les banalités matérielles dont notre influence a maculé le Caire; ce qui est irréparable ce sont les destructions inutiles ou les arrangements maladroits dont nous avons été la cause indirecte; car pour embellir notre Paris, nous lui avons fait une magnificence morne, vide et ennuyeuse qu'on s'empresse de copier jusqu'aux antipodes, mais qui n'a rien de commun avec la beauté d'ordre supérieur qu'on rêvait pour cette capitale du bon goût et de l'esprit qui se laisse envahir par les grossièretés de la spéculation, par la raideur administrative et la politique. Si quelques hommes ont refait Paris

à leur image, il est dur de penser que bientôt Paris les fera tous à sa ressemblance et cela dans le monde entier, tant les objets qui nous entourent constamment ont d'influence sur l'âme : il y en a qui l'élèvent, il en est qui l'abaissent. Et quand, pour régulariser nos villes à outrance, nous leur ôtons la grâce et la physionomie du passé, quand nous détruisons les témoins de leur histoire et jusqu'aux noms qui rappelaient la topographie ou les souvenirs, nous portons au sentiment collectif une atteinte analogue à celle que chacun a ressentie en passant de la maison paternelle aux murs d'un collège où le cœur se serre et ne peut se prendre à rien.

Il ne faut pas espérer de revirement prochain : la civilisation européenne fera le tour du monde, accomplissant des prodiges et des malheurs, ressuscitant l'histoire des peuples disparus, mais enveloppant les modernes dans sa nuée grise. En attendant, et puisque des Instituts d'art et d'archéologie existent à Rome et au Caire, souhaitons qu'ils se laissent conduire là où ils peuvent encore travailler sur les restes d'un passé brillant et neuf pour eux. Au Caire, que ceux qui se sentent l'impulsion créatrice s'informent des essais d'applications de l'art arabe dont nous venons de parler : ils verront comme, remontant à la source d'un art et reprenant ses éléments primitifs et simples ainsi que l'a fait notre compatriote Ambroise Baudry, on peut espérer d'ouvrir une voie nouvelle au génie et, sans le démunir de la solide instruction classique, l'empêcher de s'épuiser sur des redites ou de s'égarer dans des singularités.

ARTHUR RHONÉ.

